

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Abonnement.

\$1

Par Année

FOI et PATRIOTISME.

LA

Paraissent les

1er et 15 de

CHAQUE MOIS.

GAZETTE DES FAMILLES.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Sommaire.

Littérature.

Le Bon Fils (Suite)..... 33

Histoire.

Histoire de l'Eglise (Suite)..... 37

La Mère Marie de l'Incarn. (Suite). 39

Religion.

Entretien sur le Catéchisme, (Suite.)
par M. l'abbé E. GUILMET..... 42

Partie Editoriale.

Courtes réflexions sur l'ivrognerie..... 45

Gazette des Familles..... 46

Agriculture..... 47

Abonnements payés durant le mois. 48

Littérature.

LE BON FILS.

II.

(Suite.)

Il y avait une heure environ qu'il reposait, lorsqu'il se réveilla soudain au bruit des armes à feu. Sa peur fut grande et pen s'en fallut qu'il ne tombât, n'ayant pas eu la précaution de s'attacher aux branches comme l'avait fait Robinson Crusoë. Son premier soin fut d'imposer silence à Médor, qui commençait à grommeler, pour prêter ensuite une oreille attentive au tumulte croissant. Bientôt il entendit les voix rudes et brutales de trois hommes qui s'avancèrent jusque

La Gazette des Familles

Paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages de matières variées propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT : UNE PIASTRE par année, y compris les frais de poste.

Payable d'avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr. l'Administrateur de la Gazette des Familles, à Ottawa.

sous sa retraite. O José ! tu as sagement agi en te réfugiant sur ton arbre ; car ce sont des brigands que tu vois dans l'obscurité... Oui, lecteurs, des brigands à la barbe longue, aux armes homicides, au cœur dur et barbare.

—Notre capture, disait l'un d'eux, me paraît de bon aloi. Il était temps que nous la fissions, autrement je crois que nous aurions été forcés de manger, pour vivre, les racines de cette ingrate forêt.

—C'est bien vrai, reprit un autre ; l'argent devient rare. J'ai toujours soutenu que ce pays ne valait rien. Il n'y passe que de méchants Savoyards, bons tout au plus pour nous servir de marmitons jusqu'à ce que nous puissions les enrôler avec nous.

Ici José se signa, et lança des regards terribles à Médor, qui semblait disposé à interrompre la conversation.

—Que ferons-nous, ajouta le voleur, de ce grand gaillard ? (José aperçut alors un malheureux garotté et couché à terre.) Il ne sera pas facile de le traîner avec nous, et puisqu'il ne veut pas marcher, il serait prudent de lui donner son compte, maintenant que nous avons son trésor.

—Vraiment, ce serait joli. Tu parles comme un novice, et tu ignores, sans doute, que cet homme est le maître de ce château

tant de fois convoité par nous. Une idée lumineuse m'est venue pendant que nous le tenons ici il faut aller en troupe visiter ses domaines. Au reste, ne faisons rien sans l'ordre de notre chef ; allons de suite le trouver. Franck gardera le prisonnier en notre absence.

A ces mots, ils lièrent leur victime à l'arbre même sur lequel était José, puis s'éloignèrent, emportant avec eux un coffre rempli d'argent.

Franck, resté seul, ouvrit avec mystère une petite malle qu'on lui avait laissée. Il espérait y puiser quelque trésor, mais il n'en retira que des bouteilles de vin.....

—Bah ! s'écria-t-il, se donner tant de mal pour si peu de chose ! Les frippons ont enlevé le meilleur ; je saurai me venger. Consolons-nous en attendant.

Et il se plut à vider les bouteilles : jeu funeste, qui bientôt l'étendit complètement ivre.

Il était temps qu'il en vint là pour le salut de deux infortunés ; un moment plus tard, José était perdu par l'indocilité de Médor. Ce pauvre chien qui se mourait du silence qu'on lui imposait, finit par céder au besoin d'aboyer, et, redoutant son maître, il se jeta à bas de l'arbre, se servant pour point d'appui de la tête du prisonnier. Vous concevez l'étonnement de celui-ci à

cette soudaine apparition. Mais, quand levant les yeux en haut, il vit José prêt à suivre l'exemple de Médor, sa surprise augmenta.

—J'espérais tout du ciel, dit-il, mais je ne croyais pas que le salut me viendrait de dessus cet arbre. Allons, jeune oiseau, coupe les cordes qui me retiennent captif. Ne crains rien de Franck : il a bu mon vin, et il le paiera. Ecarte seulement les armes qui sont près de lui. Puisque les brigands m'ont tué mon cheval nous ferons un bon usage de nos jambes.

José ne perdit pas de temps il délivra le prisonnier et s'en fut avec lui hors du bois. Rapelons-nous qu'il était à-jeûn, et ne nous étonnons pas si après une demi-heure de marche rapide, il tomba harassé de fatigue. L'inconnu lui dit alors en le relevant :

—Mon enfant, je suis père, il faut que je coure prévenir le danger qui menace ma famille. Le péril est passé pour nous. Fais tes efforts pour te rendre à l'auberge du *Soleil couchant*, située à un quart de lieue ; tu y trouveras bonne réception. Adieu ; le ciel et moi te récompenserons.

Il disparut à ces mots.

José rassemblant toutes ses forces, erra longtemps au milieu de la nuit devenue calme ; mais ses recherches furent vaines. Il ne put jamais découvrir l'auber-

ge du *Soleil couchant* ; au lever de l'aurore il se trouva aux portes de Mâcon.

Accablé sous le poids de la douleur et de la fatigue, il s'assit à terre pour gémir et regretter sa chaumière d'Isola. Sa position était affreuse. En effet, l'état dans lequel il avait été mis par l'orage, n'inspirait que le dédain aux personnes qui passaient près de lui.

Un homme entre autres poussa l'inhumanité plus loin, car, l'abordant brusquement, il lui dit :

—Que fais-tu là, petit vagabond ?

Médor, que la faim et la voix menaçante de cet homme avaient mal disposé, se jeta sur lui et le mordit sans pitié. Celui-ci devint furieux et sa parole plus amère.

—C'est ainsi, s'écria-t-il, que tu dresses des chiens pour attaquer les passants ? nous saurons te rappeler à l'ordre. Quel est ton état ? réponds, petit gueux ! ou je te fais ramasser.

—Epargnez-moi, répondit dououreusement José ; je ne suis pas un vagabond ; je cherche du pain pour ma mère. Ne m'en voulez pas si Médor vous a mordu ; le pauvre chien a voulu me défendre. Ayez compassion de ma misère et de mes larmes ; laissez-moi vivre en paix.

—Oui... te laisser vivre en sainéant ; cela te semble si doux !

Va, c'est bien moi que tu toucheras par des pleurs hypocrites. Allons, lève-toi et suis-moi ; je t'apprendrai à travailler.

José se souleva, puis retomba épuisé de faim. Loin de s'attendrir à cette vue, l'inconnu prit l'enfant par le bras et l'entraîna, écartant à coups de canne, Médor qui le harcelait avec des hurlements épouvantables.

C'est à la prison de la ville que s'arrêta le barbare. La porte s'ouvrit à ses ordres, et il dit au geôlier, en lui présentant le petit Savoyard :

— Je vous recommande ce drôle ; vous m'en rendrez bon compte.

Le geôlier fit un profond salut et la porte se ferma... Médor avait réuni ses derniers efforts pour entrer avec son maître ; mais un terrible coup de canne l'étendit en dehors, sans mouvement.

Cependant, José fut conduit dans un cachot lugubre, où il n'obtint, pour réparer ses forces, qu'un pain noir et de l'eau. C'est alors que le désespoir s'empara de son âme, et que, se frappant impitoyablement la poitrine, il s'écria :

— Mon Dieu ! m'abandonneras-tu dans mon malheur ? A quel triste sort suis-je donc réservé ? Et toi, ma mère, que deviendras-tu, sans ton fils ? Non, tu ne me reverras plus, car je mourrai bientôt ! Les cruels ! je leur de-

mandais pitié, ils m'ont jeté dans ce cachot humide ! Ils m'ont tout ôté, jusqu'à Médor ! mon pauvre Médor !

Ses pleurs coulèrent en abondance, et l'abattement s'empara de tout son être. La pensée de sa mère l'occupait nuit et jour, sans que rien adoucît ses peines. Ah ! que la vie parut pénible à cet infortuné qui commençait à boire dans son calice d'amertume ! Que sa poitrine, à peine formée, enfantait de soupirs et de gémissements ! Vainement essayait-il de fléchir le gardien qui lui apportait chaque jour le pain des misérables : Monsieur Duroc ne répondait à ses plaintes que par le cliquetis de ses lourdes clefs, refermant les portes. Mais, s'apercevant que son prisonnier ne mangeait pas, il lui dit un jour :

— Voulez-vous mourir en prison ? Sachez qu'ici on ne donne pas de belles tombes aux morts. Pour une bagatelle est-il juste de s'affliger ainsi ? Le chef de police qui vous a procuré ce logement a les jambes très-sensibles, et votre chien maudit a gâté vos affaires. Croyez-moi, vous en verrez bien d'autres. Tenez, nous en avons un là-haut, qui s'est avisé de ne plus manger. Il en eut bientôt regret. Après deux jours d'abstinence sévère, il s'est décidé à reprendre l'habitude qu'il avait contractée dès l'enfance ; c'est-à-dire qu'il me pria

de lui approcher de la bouche, un peu de nourriture; mais, bernique, le pain noir n'a plus voulu passer dans son estomac, et le gouvernement a profité de sa ration; car le brave homme est mort, bien entendu. N'agissez pas de même, jeune homme de treize à quatorze ans; ce serait dommage, car vous me semblez taillé de façon à vivre longtemps. Eh bien! je daigne m'intéresser à vous; répondez, s'il vous plaît.

José baissa la tête pour le remercier de son attention; mais ne dit mot.

—Prenez donc compassion de ces drôles! reprit Duroc, un peu mortifié; ils vous méprisent. Ma foi! je suis bien sot de perdre mon temps à lui prodiguer des conseils. Adieu, mon petit monsieur; arrangez-vous à votre guise.

A ces mots, Duroc sortit de mauvaise humeur.

(A. Continuer.)

Maximes et Pensées.

FAUTE ET RÉPARATION.—Quand u reconnais avoir commis une faute, n'hésite pas à la réparer. Ce n'est qu'en la réparant que tu auras la conscience satisfaite. Le délai apporté à la réparation enchaîne l'âme au mal par un lien chaque jour plus fort et l'accoutume à se mésestimer; et malheur à l'homme dès qu'il a perdu sa propre estime.

SILVIO.

HISTOIRE.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE.

(Suite.)

XXX.—LES ICONOCLASTES.

Il y a des calomnies que la mauvaise foi ne se lasse jamais de colporter, ni l'ignorance, d'accueillir; contre lesquelles par conséquent les amis de la vérité ne doivent pas se lasser de protester.

Parmi ces calomnie, il en est une que vous devez avoir entendu articuler, à peu près en ces termes, par des protestants ou des incrédules: "Les catholiques adorent les reliques des saints; ils adorent les tableaux ou les statues qui représentent Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les martyrs, etc... Les catholiques sont des idolâtres."

Il y a plus de mille ans que cette accusation fut portée, pour la première fois, contre la sainte Église, par des hérétiques que l'on appela *Iconoclastes*, ce qui veut dire: briseurs d'images.

Le culte des saints est aussi ancien dans l'Église que l'Église elle-même. Les principes de ce culte sont d'une simplicité extrême: A Dieu seul est due l'adoration. Aux saints, ses fidèles

serviteurs, nous ne devons et ne rendons que l'honneur, honneur qui, en définitive, s'adresse à Dieu encore, l'auteur des vertus que nous honorons dans les saints.

Mais ce n'est pas seulement à la mémoire des saints qu'est rendu cet hommage. C'est à leurs reliques, à ces restes sacrés que nous voyons, dans les actes des martyrs, les chrétiens fidèles recueillir avec tant d'empressement et de vénération.

Enfin, à défaut de ces restes, des images, des représentations, peintes, ou sculptées, ou taillées, sont, non l'objet direct mais l'occasion d'hommages et d'un véritable culte.

Ce culte fut très-réservé dans les premiers siècles. Il fallait éviter de scandaliser les Juifs qui avaient toutes les images de pierre ou de bois en une sainte horreur. Il fallait craindre, par ces représentations, de reporter la pensée des païens vers leurs grossières idoles.

Pourtant, on trouve dans les catacombes des traces nombreuses de peintures pieuses. Et, dès que Constantin eut rendu la paix à l'Église, le culte des saints se développa, sans que jamais l'hérésie, qui s'était attaquée à la divinité elle-même, élevât contre ce culte la moindre objection.

Mais, vers le commencement du VIII^e siècle, Léon l'Isaurien,

empereur d'Orient, excité par les Juifs, toujours ennemi des chrétiens, commença contre les images une guerre acharnée. Ne pouvant gagner à sa cause saint Germain, patriarche de Constantinople, il le chassa, puis il rendit des édits aux termes desquels toutes les saintes images, quelque sujet qu'elles représentaient, même les Crucifix, devaient être brisées. Le culte qu'on leur avait rendu jusque-là était qualifié d'idolâtrie. Ces édits furent appliqués avec une extrême rigueur; et, comme ils excitaient la réprobation, quelquefois la résistance du peuple qui criait au sacrilège, le sang coula à flots sur toute la surface de l'empire.

Dieu, comme toujours, suscita des défenseurs à son Église; saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascène ou de Damas, surtout le vaillant pape Grégoire II, auquel, dès l'origine du conflit, saint Germain et Léon en appelèrent.

Les lettres de Grégoire, qui donnèrent pleine raison au patriarche, sont remarquables, en ce qu'elles expliquent nettement la doctrine catholique, et que, semblant répondre par avance à tant de rois et d'empereurs qui devaient plus tard porter sur les choses saintes une main criminelle, elles déclarent que les dogmes regardent non les empereurs, mais les pontifes :

S. Grégoire II et S. Grégoire III, son successeur, sans se laisser intimider par les menaces et les cruautés de Léon, condamnèrent solennellement les iconoclastes dans deux conciles.

Ces persécutions continuèrent sous le règne de Constantin Copronyme, plus impie encore que son père.

Ce fut seulement en 786 que l'impératrice Irène, mère et tutrice de l'enfant-empereur, Constantin Prophyrogénète, et zélée catholique, prêta les mains à la convocation d'un concile œcuménique, destiné à éteindre la déplorable hérésie des iconoclastes.

Ce concile eut lieu à Nicée. Il fut présidé par des légats du pape Adrien.

Déjà, et suivant l'exemple de S. Grégoire II, le Pape, dans ses lettres de convocation, avait exposé le dogme catholique sur le culte des images, d'après la tradition constante du Siège apostolique, "qui est, dit-il, à la tête de toutes les églises et dont la primauté s'étend à tout l'univers."

Le concile fut présidé par les légats du Pape; tous ses décrets furent approuvés par le Saint-Siège, un entre autres qui donnait de la doctrine catholique, une définition on ne peut plus précise, et, en peu de temps, c'en fut fait des iconoclastes.

"Ainsi, dit un pieux auteur, fut éteinte, pour lors, cette hérésie sanguinaire. Mais les derniers réformateurs, marchant sur les traces de ces anciens fanatiques, l'ont renouvelée au XVIe siècle, avec les mêmes excès d'impiété, de cruauté et de fureur."

(A Continuer)

LA MERE

Marie de l'Incarnation.

CHAPITRE X.

(Suite.)

Sans qu'on puisse savoir pourquoi, Madame de la Peltrie, jusque-là si dévouée à l'œuvre des Ursulines, si pleine de respect et de vénération pour la Mère de l'Incarnation, se laissa aller à des sentiments qui étaient plus que de l'indifférence; elle quitta tout à coup ses protégées, leur retira tous ses effets mobiliers et, suivie de Charlotte Barré, elle s'en alla à Montréal où une œuvre nouvelle paraissait vouloir se fonder.

Ce départ laissa les Ursulines dans un dénûment tel, qu'il ne leur resta que trois lits pour leur quatorze élèves. "Nous les faisons coucher sur des planches, écrivait la Mère de l'Incarnation; nous mettons sous elles ce que

nous pouvons pour en adoucir la dureté ; et nous empruntons des peaux pour les couvrir, notre pauvreté ne nous permettant pas de faire autrement."

Humainement parlant, tout paraissait perdu, et il semblait qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de revenir en France. M. de Bernières, si dévoué pourtant, et qui avait mis tant de zèle pour l'entreprise de cette mission, lui écrivait les lignes suivantes, bien propres à abattre le courage le plus fort :

" Il faut se résoudre à congédier vos élèves et vos ouvriers, puisque pour payer seulement le frêt de ce que je vous envoie, il me faut trouver neuf cents livres, ce qui forme tout le revenu de votre fondation. Et de plus, si Madame votre fondatrice vous quitte, comme j'y vois de grandes apparences, il vous faudra revenir en France, à moins que Dieu ne suscite une autre personne qui vous soutienne."

Pour la nature laissée à elle-même, la première pensée qui se présente en un cas pareil est celle de l'humiliation résultant d'une entreprise avortée ; c'est la confusion dont on est couvert, lorsqu'on se voit forcé de reprendre la modeste position que l'on avait quittée pour de vastes projets ; mais les saints ne pensent même pas à cela. La Mère Marie de l'Incarnation ne

s'était pas aperçue qu'il y eût de la gloire humaine dans son entreprise ; elle ne pensait pas davantage à la confusion de l'insuccès. Sa grande, son unique peine, eût été l'abandon d'une œuvre où elle voyait l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Cette femme forte qui avait dit adieu à son fils unique, âgé de treize ans, le cœur brisé à la vérité, mais sans embrasser cet enfant et sans verser une larme, n'eût jamais pu faire de même à l'égard de ses petites sauvages. Elle n'eût pu, sans éclater en sanglots, voir se disperser et retourner à leurs forêts, ces enfants adoptives, dont cinquante avaient été élevées par ses soins dès la première année. Elle n'eût pu s'éloigner de ces chers sauvages, dont plus de sept cents tant hommes que femmes, avaient reçu de sa charité d'abondantes aumônes corporelles et spirituelles. Telle était néanmoins la perspective qu'elle eut un moment devant les yeux, nulle apparence de secours humains ne se montrant plus à elle.

Ce n'était pas encore tout. Les peines et les tribulations intérieures surpassaient de beaucoup celles dont elle se voyait entourée au dehors. Dieu semblait prendre plaisir à remplir son âme de ténèbres et à la laisser en proie aux plus horribles tentations de désespoir. Voici la

peinture qu'elle-même a laissée de son état :

“Je me voyais comme dépouillée de tous les dons de grâce que Dieu avait mis en moi, et de tous les talents naturels qu'il m'avait donnés. Je n'avais plus confiance en qui que ce fût, et les personnes les plus saintes, celles même avec lesquelles j'avais eu le plus d'intimité, me donnaient les plus grands sujets de peine et de mortification, Dieu permettant qu'elles eussent des tentations continuelles d'aversion contre moi, ainsi qu'elles me l'ont avoué depuis. Je me voyais la créature la plus digne de mépris et la plus vile qui fût au monde ; et, dans ce sentiment, je ne pouvais me lasser d'admirer la bonté, la douceur et l'humilité de mes sœurs, de vouloir bien dépendre de moi et me souffrir. Je n'osais presque lever les yeux sous le poids de cette humiliation, et je m'appliquais aux actions les plus humbles et les plus viles, ne m'estimant pas digne d'en faire d'autres.

“Aux récréations, je n'osais presque parler et j'écoutais mes sœurs avec respect. Je me faisais néanmoins violence pour éviter la singularité. J'agissais de même dans les autres fonctions de ma charge, et cependant mon esprit restait libre pour l'étude des langues. Je n'ai point vu qu'on se fût aperçu de

de ce que je souffrais ; quoiqu'alors il me semblât que tout le monde voyait ma misère. Je communiquais peu mon état au Père Lejeune, étant dans l'impuissance de le faire ; mais il en connaissait assez pour en avoir compassion et pour en appréhender les suites.

“ Parmi ces ténèbres si affligeantes, il s'élevait quelquefois un rayon de lumière qui éclairait mon âme et la mettait dans un transport d'amour si extraordinaire qu'il me semblait être dans le Paradis. Mais cela passait bien vite. Cette lumière n'était que comme des éclairs qui frappent subitement la vue et disparaissent aussitôt ; et ces grandes caresses ne servaient qu'à apesantir ma croix, et à rendre mes peines plus sensibles ; car je passais d'un abîme de lumière et d'amour à un abîme d'obscurité et de ténèbres douloureuses. Je me voyais plongée comme dans un enfer qui contenait des tristesses et des amertumes mortelles, fruit d'une tentation de désespoir dont je ne connaissais pas la cause. Je me serais perdue en cet état si, par une vertu secrète, la bonté de Dieu ne m'eût soutenue. Je voyais que je méritais l'enfer, et que Dieu n'eût pas été injuste envers moi, s'il m'eût jetée dans l'abîme. Je le voulais bien, pourvu que je ne fusse pas privée de son amitié.”

Tel était l'état de cette grande Ame, telle était la manière dont Dieu travaillait à la détacher de toutes choses pour se l'attacher uniquement. Combien d'autres auraient succombé à l'accablement, et pris le parti de tout abandonner, en voyant ainsi crouler au dehors toutes les ressources humaines, et disparaître toutes les consolations sensibles au moyen desquelles la grâce soutient les âmes d'une piété ordinaire ! Mais la Mère de l'Incarnation reste ferme dans son imperturbable confiance en Dieu. Comme si elle eût voulu braver toutes les difficultés et l'impossibilité elle-même, ce qui était pourtant loin de la pensée d'une religieuse aussi humble et aussi judicieuse, elle résolut de conserver les pensionnaires sauvages, de continuer ses aumônes aux pauvres indigènes, qui venaient en foule implorer sa pitié et d'achever la construction du monastère. Elle écrit tranquillement :

“ M. de Bernières sera épou-
vanté en voyant que je lui de-
mande des vivres comme à l'or-
dinaire; et de plus que je lui en-
voie des parties, pour six mille
livres, qui ont été employées à
payer les gages de nos ouvriers,
et à l'achat des matériaux de no-
tre bâtiment sans parler du frêt
du vaisseau ; car en tout cela,
nous n'avons que la Providence

de Dieu. On me dit que tout est
perdu ; et cependant je me suis
sentie portée intérieurement à
poursuivre ce que Notre-Sei-
gneur nous a fait la grâce de
commencer en sa nouvelle Egli-
se.”

(A continuer.)

Religion.

L'œuvre par excellence

OU

ENTRETIENS

SUR

LE CATECHISME.

IIIe. ENTRETIEN.

Le Catéchisme dans la famille.

(Suite).

LE RETOUR D'UN ENFANT PRODIGE.

Voici comment une mère chrétienne, pleine de tact et de bonne volonté, s'y prit pour ramener un enfant bien élevé, mais devenu prodige.

Elle n'ignorait pas qu'elle avait été étrangement contrariée dans l'éducation de son fils. A sa sortie du collège, elle l'accueillit avec sa tendresse accoutumée ; il retrouva en elle cette sérénité

riante qui prend sa source dans la paix de l'âme ; elle le remit en possession de son ancienne chambre, où il retrouva tous les objets qui lui rappelaient sa *première éducation*, et lui dit : " Vous le voyez, mon fils, rien n'est changé.—Non, répondit le jeune homme, excepté peut-être celui qui l'habitait." Il embrassa sa mère, laissant tombé sur elle des larmes qui promettaient beaucoup. Sa mère ne fit pas semblant de s'en apercevoir, mais elle en avait reçu la douce impression ; dès lors elle espère tout, et ne se trompe point.

C'était un édifice à reprendre en sous œuvre, ce devait être un ouvrage difficile et qui demandait du temps, elle eut recours à Dieu, qui seul, et par des moyens également doux et puissants, triomphe des obstacles humainement invincibles. La prière et l'exemple précèdent l'instruction, et cette instruction même ne fut donnée que par degrés. " Toujours pas à pas, disait St. François de Sales ; le soleil dès son lever n'atteint pas à son midi."

Cependant le jeune homme, resté seul dans sa chambre, ne put s'endormir. Ces tableaux, ces livres, ce crucifix, tout lui rappelait ses anciens sentiments, ce qu'il était alors, ce qu'il était devenu. Son sommeil était-il aussi paisible qu'il l'avait été ? Il

ne fit cette nuit aucune prière, mais sa mère redoublait les siennes. Le lendemain, elle n'eut pas de peine à s'apercevoir du trouble de son fils. Elle n'en fit rien paraître ; au contraire, elle montra la même joie que la veille. Le déjeuner fut élégamment servi ; elle y fut fort gaie. Elle parla de quelques visites à faire à ses anciens amis, de retour du collège avant lui ; on pense bien que ce furent des visites de choix. La journée se passa, la mère toujours réservée et prudente, le jeune homme embarrassé, mal à l'aise ; il aspirait au bonheur d'être seul. Rentré chez lui, il fond en larmes ; mais qu'elles coulaient délicieusement ! Il recourut à la prière, et le seul projet de conversion lui fit éprouver un contentement qui lui permit de prendre cette nuit de repos. A son réveil, il court à l'appartement de sa mère, et, la trouvant seule, il se jette à son cou et lui dit ; " combien j'ai reconnu votre délicatesse, et que j'y ai été sensible ! Vous n'avez pas relevé ce *peut-être* qui m'est échappé. Croyez qu'en effet je ne suis plus le même. Mais déjà, et c'est par votre bon cœur et votre indulgence, j'en suis aux regrets ; il n'est rien que je ne veuille faire pour n'en plus éprouver l'amertume. Mon fils, lui répondit la mère, vous commencez comme l'enfant prodigue, vous finirez comme lui.

Le jeune homme retrouva au fond de son cœur les premiers enseignements de sa bonne mère, il alla se jeter aux pieds du prêtre, puis à quelques jours de là le Dieu de sa fête communion venait dans son cœur. C'est ainsi, mères chrétiennes, qu'une charité ingénieuse ramena ce jeune homme à la pratique de la religion, parce que les fondements religieux posés par sa mère étaient encore intacts.

Maintenant une toute petite question :

Que veut dire faire le catéchisme ?

Faire le catéchisme, est-ce seulement enseigner à l'enfant la lettre du catéchisme ? évidemment non. Est-ce seulement expliquer et faire comprendre autant que possible les vérités que le catéchisme renferme ? Encore une fois non. Qu'est-ce donc ?...

Écoutons un évêque qui s'y entend en fait de catéchisme : *Faire le catéchisme*, dit Mgr. Dupanloup, c'est élever les enfants dans la religion, dans le christianisme—les élever dans la religion ! Grande parole ! Qu'est-ce à dire ? C'est les élever dans l'innocence et la sagesse chrétienne, dans la lumière et les grâces des vertus évangéliques ; c'est les élever dans la crainte et l'amour de Dieu, c'est préparer en eux l'éternelle vie, en élevant et sanctifiant la vie présente."

N'est-il pas évident, en effet, parents chrétiens, que se borner à instruire les enfants des éléments de la doctrine chrétienne, sans se mettre en peine de la leur faire goûter et pratiquer, sans former en eux les habitudes, les inclinations, les mœurs chrétiennes, ce n'est presque rien pour le grand but à atteindre, presque rien pour la vertu et le bonheur dans la vie présente, et rien absolument pour la conquête de la vie éternelle.

Ce qu'il faut ici, avant toute chose, *in fine et ante omnia*, comme le disait autrefois le prince des apôtres, c'est de gagner leurs âmes à Dieu, et pour cela l'important, l'indispensable, c'est de former, d'élever leur volonté aussi bien que leur intelligence dans la région des choses divines, en déposant au fond de leur cœur, avec la lumière de la foi, l'amour de Dieu et les espérances de la vie éternelle. Sans doute on élève dignement l'esprit des enfants par l'enseignement de la Doctrine Chrétienne ; mais si on ne veut pas mutiler misérablement l'œuvre qu'on fait, il faut élever en même temps leur cœur par l'amour de cette céleste doctrine et par les vertus qu'elle inspire.

" Les éclairer sur leurs devoirs est capital, ajoute l'évêque d'Orléans, nul ne le conteste ; mais à quoi servira cette lumière, si on

ne leur fait aimer aussi leurs devoirs, et sentir le bonheur de les pratiquer ? Ce n'est donc pas assez de l'enseignement qu'on leur donne et qui les instruit ; il faut ajouter des *exhortations* qui les touchent, des *exemples* qui les persuadent, des *pratiques* qui leur plaisent, des *exercices pieux* qui les améliorent. Il faut redresser leur caractère, corriger leurs défauts, fortifier leur volonté, éclairer et rectifier leur conscience, ennoblir leurs sentiments ; il faut enfin élever jusqu'à Dieu leur âme toute entière."

Voilà ce que signifie FAIRE LE CATÉCHISME.

L'abbé E. GUILMET.

(A continuer.)

LA GAZETTE DES FAMILLES.

Ottawa, 1er Février 1878.

Courtes réflexions sur l'Ivrognerie.

Nous croyons devoir signaler à l'attention publique les funestes effets qu'entraîne l'usage immodéré des boissons enivrantes, tant en ce pays qu'au dehors.

Pas plus qu'aucun autre pays, dit le *Nouveliste* de Québec, le Canada n'est à l'abri des désas-

tres causés par l'usage immodéré des boissons enivrantes.

Nous avons, hélas ! trop fréquemment devant les yeux le triste spectacle d'hommes réduits à la dernière misère par cette fatale passion, pour nous bercer d'une illusion contraire.

Les sociétés de tempérance fondées au milieu de nous, ont certainement produit de beaux résultats, mais que de milliers de malheureux n'ont pu encore se débarrasser de la chaîne qui les tient à ce vice honteux.

Aux Etats-Unis, l'ivrognerie fait aussi, chaque année, d'innombrables victimes.

Une statistique établissait récemment que dans la République américaine, l'on comptait au moins six cent mille ivrognes !

Six cent mille ivrognes !

C'est un chiffre affreux, sans doute ; mais ce qu'il y a de plus affreux encore, ce sont les conséquences de cette misérable passion.

Lisez :

Cent mille personnes aux Etats-Unis sont mises actuellement en prison pour ce malheureux vice ;

Soixante et dix mille personnes meurent chaque année par excès de boisson ;

Trois cents meurtres et quatre cents suicides sont chaque année le triste résultat de ces excès d'intempérance ;

Deux cent mille orphelins sont

jetés chaque année sur le pavé par la conduite honteuse des hommes adonnés à la boisson ;

Sur cent crimes, il y en a quatre-vingt dix-neuf qui sont commis par des hommes ivres ;

Sur cent mendiants, il y a également quatre-vingt dix-neuf qui ont été réduits à ce pénible état par l'usage immodéré des liqueurs enivrantes ;

On calcule enfin que ces mendiants, logés et nourris par le gouvernement, coûtent soixante millions de piastres.

En présence de semblables chiffres il n'est plus donné à personne de douter de l'étendue des ravages causés directement par l'ivrognerie, ce fléau de nos sociétés.

Si la même faculté nous était donnée d'établir une statistique des ivrognes au Canada, nous, aussi, nous étonnerions bien des personnes par l'éloquence des chiffres.

Ces chiffres leur montreraient, en effet, mieux que toute la dissertation, que l'ivrognerie prend à l'heure qu'il est des proportions bien alarmantes dans notre pays.

La Gazette des Familles.

Nous adressons à MM. les Agents du *Foyer Domestique* les trois premiers numéros de la *Gazette des Familles* de la nouvelle année, dans l'espoir qu'ils pourront rendre service à cette

Publication, spécialement recommandée par NN. SS. les Evêques de la Province ecclésiastique de Québec, en la répandant dans les familles par leur influence et leurs soins.

Les matières insérées dans la *Gazette des Familles* forment une variété de sujets fort précieux, et tout à fait propre à l'instruction religieuse et morale des familles canadiennes-françaises du pays.

Nous remercions cordialement toutes les personnes qui ont bien voulu aider à la propagation de cette feuille jusqu'à ce jour, et nous espérons qu'elles continueront d'accorder leur puissant patronage à cette œuvre, en aidant et facilitant les opérations des Agents qui accepteraient cette patriotique mission de propager la *Gazette des Familles* au sein de la population catholique des divers diocèses de la Province de Québec.

La rédaction et l'Administration de cette feuille étant complètement séparées de celles du *Foyer Domestique*, la correspondance devra se faire dans les conditions voulues, et telle que mentionnée dans chacune des deux Publications sus mentionnées.

L'ADMINISTRATION.

N. B. Nous mettons des exemplaires de ces deux publications à la disposition des Agents, pour propagande, quand cela nous est demandé.

Agriculture.

Courtes Réflexions.

Un correspondant adresse les lignes suivantes à la *Gazette des Campagnes* :

Vous avez souvent regretté la désertion de nos campagnes, de la part d'un grand nombre de jeunes gens qui, dès qu'ils sont en âge de gagner leur vie, n'ont rien de plus pressé que d'abandonner la culture de la terre pour se livrer à d'autres occupations

Si l'*Agriculture* est la profession la plus salubre, la plus attrayante et la plus lucrative, qu'elle est la source la plus pure de la prospérité publique, comme on se plait souvent à le répéter dans les journaux d'agriculture, la question de la désertion de nos campagnes par un trop grand nombre de jeunes gens doit assurément alarmer les véritables amis du pays, et il convient d'essayer à en connaître la cause et d'y porter remède en autant qu'il est possible.

Les causes sont nombreuses, et pour ma part j'attirerai votre attention sur quelques faits bien propres à créer cet état de choses et que l'on signale tout particulièrement dans les grands villages, où la jeunesse se donne que trop les allures de nos jeunes citadins des villes.

D'abord, M. le Rédacteur, on

y rencontre des jeunes gens hautains qui ont le plus grand mépris pour les choses de l'agriculture, et le cultivateur qui permet à son enfant de s'associer à de tels jeunes gens peut être certain que bientôt son enfant qu'il destinait à la profession de l'agriculture en éprouvera un souverain mépris

Voici les moyens que je suggère :

Premièrement, les cultivateurs devraient s'appliquer à fournir à leurs enfants les moyens de se récréer d'une manière utile et agréable, afin que ceux-ci ne cherchent pas leur distraction en la compagnie de jeunes gens hautains et dissipateurs ou de mauvaises mœurs. Ils pourraient fournir à leurs enfants des livres utiles propres à les instruire et à occuper agréablement leur temps de loisir; quand ceux-ci auront acquis le goût de la lecture, ils seront les premiers à demander à leurs parents l'achat de traités sur l'agriculture et à souscrire aux journaux d'agriculture.

Secondement, l'établissement sur la ferme, d'une boutique dans laquelle les jeunes gens auraient à leur disposition toutes espèces d'outils, les habituerait à confectionner eux mêmes différents instruments d'une exécution facile, et à réparer ceux qui seraient brisés; ce serait un agréable passe-temps, lucratif et amusant à la fois.

Enfin, si le cultivateur veut fournir à ses enfants une bonne éducation; il ne doit pas négliger d'employer les moyens d'y arriver. Pourquoi refuser de donner à l'agriculture ce que l'on accorde si libéralement aux professions, à l'industrie et au commerce? L'étude de la théorie agricole est aussi essentielle que la pratique: l'une ne doit pas aller sans l'autre; si l'on veut que le travail du cultivateur soit profitable, il faut que ce travail soit raisonné et appuyé sur les véritables principes de la science agricole.

P.

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'Abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir:

Pour l'année 1877.

MM. Jos. Delande, l'Acadie.....	\$0.60
A. Richard, Cap-Santé.....	0.60
N. Mercure " "	0.60
C. Hardy " "	0.60
Naz. Lemay, Ste. Croix	0.60
Frs. Lemay " "	0.60
F. Boisvert " "	0.60
N. Boisvert " "	0.60
A. Boisvert " "	0.60
J. Boisvert " "	0.60
R. Desrochers " "	0.60
J. Beillard " "	0.00
P. Lachance " "	0.60
M. Delisle " "	0.60
Rév. Messire S. Belleau " "	0.60
Rév. Messire Desrochers " "	0.60

J. B. Renaud, Sandwich	0.6
Rév. Mr. Dauth, Bulstrode	0.6
J. Rancour, St. Georges	0.6
Damase Larochelle " "	0.60
Dame H. Catellier " "	0.60
H. Hudon, Rivière Ouelle	0.60
Mag. Tardif, St. Valère	0.60
R. Mr. Suzor, St. Christophe	0.60
R. Mr. P. E. Gendreau, St. Hyacinthe.....	0.60
Th. Gionnais, Caraquette	0.60
N. Porlier " "	0.60
Agapit Poirier " "	0.60
J. L. Boudreau " "	0.60
S. Albert " "	0.60
Césaire Haché " "	0.60
X. Haché " "	0.60
Léandre Albert " "	0.60
Dosithé Léger " "	0.60
Luc. Blanchard " "	0.60
Gélase Cormier " "	0.60
Hyac. Bouthillier " "	0.60
Aug. Blanchard " "	0.60
Laz. Poirier " "	0.60

Pour l'année 1878.

Revd. Mr. Duhamel, Ottawa	\$1.00
Mr. Ed. Boisnier, Sandwich	1.00
P. Pearson, N. D. de La- terrière.....	1.00
Delle. Damien, Ancienne Lo- rette.....	1.00
Jos. Bigaouette, St. Sauveur	1.00
Revd. Messire Archambault, St. Barthélemi.....	1.00
Révd. Mr. Martel, Grondines	1.00
Revd. Messire Suzor, St. Christophe.....	1.00
Mr. Flavien Marceau, St. Ro- main.....	1.00
Revd. Messire Thivierge, St. Bonaventure, 5 abonnés,	5.00
Lazare Hebert, St. Roch	1.00
Dame. P. Lapierre, Québec	1.00
Delle. P. Parisseau, Montréal	1.00
Rév. M. Boucher, Fournierville	1.00
Rév. M. Lavoie, Alfred.....	1.00